

Présences de Maurice Séguin dans le cinéma québécois The Presences of Maurice Séguin in Quebecois Cinema

Éric Bédard

Volume 9, numéro 2, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000884ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000884ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard, É. (2006). Présences de Maurice Séguin dans le cinéma québécois. *Globe*, 9(2), 163–180. <https://doi.org/10.7202/1000884ar>

Résumé de l'article

Les cinéastes Pierre Falardeau et Denys Arcand ont tous deux témoigné de leur admiration pour l'oeuvre de l'historien Maurice Séguin (1918-1984). Ce dernier a proposé une nouvelle interprétation de l'histoire du Québec qui accordait à la Conquête anglaise une place déterminante. Cette interprétation se fondait sur une réflexion théorique originale qui a fait école. Nous avons revisité les oeuvres des deux cinéastes afin de voir qui, de Falardeau ou d'Arcand, avait le plus d'affinités avec la pensée théorique et historique de Séguin. La comparaison des oeuvres permet de se pencher sur le rôle qu'accordait Séguin à la volonté humaine dans l'histoire. C'est sur ce terrain qu'Arcand se rapproche le plus de Séguin puisque les deux semblent adhérer à une conception nomologique de l'histoire.

Présences de Maurice Séguin dans le cinéma québécois

Éric Bédard
Université du Québec à Montréal

Résumé – Les cinéastes Pierre Falardeau et Denys Arcand ont tous deux témoigné de leur admiration pour l'œuvre de l'historien Maurice Séguin (1918-1984). Ce dernier a proposé une nouvelle interprétation de l'histoire du Québec qui accordait à la Conquête anglaise une place déterminante. Cette interprétation se fondait sur une réflexion théorique originale qui a fait école. Nous avons revisité les œuvres des deux cinéastes afin de voir qui, de Falardeau ou d'Arcand, avait le plus d'affinités avec la pensée théorique et historique de Séguin. La comparaison des œuvres permet de se pencher sur le rôle qu'accordait Séguin à la volonté humaine dans l'histoire. C'est sur ce terrain qu'Arcand se rapproche le plus de Séguin puisque les deux semblent adhérer à une conception nomologique de l'histoire.

The Presences of Maurice Séguin in Quebecois Cinema

Abstract – The filmmakers Pierre Falardeau and Denys Arcand have both expressed their admiration for the work of historian Maurice Séguin (1918-1984). Séguin proposed a new interpretation of the history of Quebec that gave a determining role to the English Conquest. This interpretation was founded on an original theoretical reflection that has had lasting influence. We revisit the work of the two filmmakers in order to find out whether Falardeau or Arcand had more of an affinity with Séguin's historical and theoretical thought. The comparison of their works can center on the role Séguin accorded to human will in history. It is on these grounds that Arcand is closest to Séguin, since both seem to adhere to a nomological conception of history.

Il est difficile de mesurer l'influence de l'historien Maurice Séguin. Ses travaux, rarissimes, publiés de son vivant au compte-goutte, presque contre son gré, ou après sa mort, ne sont plus cités que par ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées ou à l'historiographie québécoise. Cela

Éric Bédard, « Présences de Maurice Séguin dans le cinéma québécois », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 9, n° 2, 2006.

dit, si le « paradigme » séguiniste d'une histoire nationale marquée par la Conquête anglaise de 1760 inspire assez peu la recherche historique actuelle, voire ceux qui pensent le destin du Québec d'aujourd'hui, son influence ne doit pas être sous-estimée pour autant. Son interprétation de l'histoire du Canada français, qui a fait école et qui, sans contredit, fut l'une des sources d'inspiration du néonationalisme québécois des années 1950 et 1960, a influencé de nombreux enseignants au secondaire et au collégial.

Or, comme nous le verrons dans le présent article, cette influence dépasse le cercle relativement restreint des historiens et des professeurs d'histoire. On en retrouve en effet quelques traces chez des cinéastes importants comme Pierre Falardeau et Denys Arcand. Après avoir rappelé la contribution de Maurice Séguin à l'historiographie québécoise, nous souhaitons montrer ce que ces cinéastes ont retenu de la pensée du théoricien de l'école de Montréal et voir qui, de Falardeau ou d'Arcand, se rapproche le plus de la pensée de Séguin. Ce rapprochement permettra d'envisager sous un autre jour ce qui distingue les deux réalisateurs, sur les plans politique et philosophique, et ce qui fait l'originalité de leurs œuvres respectives. En même temps, nous voudrions que cette courte analyse permette d'entrevoir une certaine tension à l'œuvre dans la pensée de Séguin. Cette tension renvoie à une dialectique complexe entre la volonté des hommes de changer le cours des choses et les déterminants historiques qui marquent le destin des peuples. Même si nous savons qu'une telle question demanderait de plus amples développements, nous nous proposons de montrer que cette tension dialectique se résout à la faveur des déterminations structurelles contre lesquelles les convictions, l'idéalisme, le dévouement de certains peuvent bien peu de choses, selon Séguin. Nous verrons que cette perspective, que des commentateurs de sa pensée ont qualifiée de « pessimiste », se retrouve aussi dans les films d'Arcand.

Maurice Séguin, le penseur des « normes » en histoire

Dans le Canada français d'avant la Seconde Guerre mondiale, le cheminement scolaire de Maurice Séguin est assez typique pour un élève

PRÉSENCES DE MAURICE SÉGUIN

doué qui, apparemment très tôt, s'intéresse au « pourquoi des choses¹ ». Malgré une santé fragile, il réussit avec brio son cours primaire et complète son baccalauréat ès arts en 1942, avec distinction. Ses archives, analysées avec finesse par le sociologue Jean Lamarre, montrent que, très jeune, la réflexion philosophique l'intéresse. Alors qu'il est engagé dans le scoutisme au milieu des années 1930, il rédige de courtes notes au titre révélateur : « Art de penser », « Théorie-Doctrine ». Plusieurs de ces documents sont des réflexions qui montrent clairement une ambition théorique. Par exemple, ses notes sur la « pédagogie active » font voir une pensée qui rejette les dualismes réducteurs, qui rêve d'harmonie entre les différentes dimensions de la vie personnelle et sociale². Maurice Séguin croyait également que le rôle premier d'un bon pédagogue était de permettre aux enfants de développer leur plein potentiel, « d'agir par soi » – un concept-clef au cœur de ses réflexions ultérieures sur l'histoire du Canada français³.

Après quelques hésitations, influencé par François Hertel, un ancien professeur du Collège Jean-de-Brébeuf, il s'inscrit à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal en 1943. Son goût pour la réflexion et les recherches approfondies se confirme. Le 14 novembre 1947, il soutient une thèse d'histoire intitulée « La "nation canadienne" et l'agriculture », qui ne sera publiée que 23 années plus tard⁴. Le sujet de la thèse est vaste, et l'ambition, grande. Ce que Séguin cherche à expliquer, ce sont les sources de l'infériorité économique des Canadiens français, un thème qui fascine la plupart des historiens de sa génération. Au lieu d'en chercher les causes dans la politique, il s'oriente vers l'histoire économique du régime britannique canadien, très peu étudiée à l'époque, et fait valoir le caractère structurel de la crise agricole canadienne. Selon Séguin, l'absence de marchés pour écouler les surplus produits par les agriculteurs constitue le véritable enjeu de cette crise. Dans l'empire

1. Selon Michel Brunet, cité dans Jean LAMARRE, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet, 1944-1969*, Québec, Septentrion, 1993, p. 90.

2. *Ibid.*, p. 95-96.

3. *Ibid.*, p. 97.

4. Maurice SÉGUIN, *La « nation canadienne » et l'agriculture (1760-1850)*, Trois-Rivières, Boréal express, 1970.

britannique, un empire étranger pour ces agriculteurs d'origine française, les denrées canadiennes ne trouvent pas preneur, ce qui entraîne, dès la fin du XVIII^e siècle, une stagnation du développement économique des Canadiens. « Sans marché, écrit Séguin, pas d'épargne possible, pas d'accumulation de capital. Sans échange, pas d'amélioration, de progrès au-delà d'un premier stade de satisfaction des besoins primitifs⁵. » Incapables d'accumuler des capitaux, les Canadiens sont « réduits à sortir de l'agriculture en serviteurs de cet étranger » ; conséquence : ils sont « relégués de force en marge de la vie économique de leur propre patrie⁶ ». Aux yeux de Séguin, l'infériorité économique des Canadiens français résulte de causes structurelles qui dépassent les agriculteurs ou les dirigeants politiques canadiens. Pour en saisir l'origine, il faut remonter à la Conquête anglaise de 1760. D'une explication de nature économique, on débouche donc sur une cause éminemment politique. Cet accent mis sur les structures, plutôt que sur la responsabilité des individus qui font l'histoire, et cette interprétation du caractère déterminant de la Conquête anglaise constituent une rupture importante avec l'historiographie traditionnelle alors dominée par Lionel Groulx.

Cette thèse est le premier jalon d'une réinterprétation globale de l'histoire du Canada français qui fera bientôt école. En 1949, Maurice Séguin devient professeur à l'Institut d'histoire de l'Université de Montréal et commence une longue carrière de réflexion et d'enseignement. On lui confie les cours sur le régime britannique et le XIX^e siècle canadien. En 1956-57, Séguin propose aux étudiants un cours d'un genre tout à fait particulier qui fera sa renommée : dans l'historiographie québécoise, son exposé sur les « normes », jamais publié de son vivant, témoigne d'un effort théorique inégalé. Même si, dans l'introduction du cours, il annonce une « GRANDE histoire POLITIQUE des DEUX Canadas⁷ », il ne traite explicitement de l'histoire du Canada que dans le dernier tiers du cours, les deux premiers tiers étant consacrés à un exposé théorique sur le « rôle primordial des normes en histoire ». Séguin déplore que des historiens

5. *Ibid.*, p. 69.

6. *Ibid.*, p. 248.

7. Maurice SÉGUIN, « Les normes », Robert COMEAU [éd.], *Maurice Séguin, historien du pays québécois*, Montréal, VLB éditeur, 1987, p. 83.

écrivent des volumes pour débrouiller des faits de deuxième ou de troisième ordre, puis se prononcent sans trop d'attention sur l'essentiel, ou mieux répètent les jugements hâtifs, acceptés depuis des générations, sans jamais les vérifier ni les critiquer⁸.

Selon lui, les faits n'ont d'intérêt que s'ils sont intégrés à une explication plus large du passé, d'où la nécessité de présenter les normes qui président au développement des sociétés humaines. Avant de décortiquer les faits du passé, de proposer une lecture de l'histoire du Canada français, il faut s'entendre sur ce qui pousse les hommes et les peuples à agir, analyser l'interaction des forces politiques, économiques et culturelles à l'œuvre dans chaque société, soupeser ce que signifie pour un peuple d'être indépendant, annexé ou assimilé. L'objectif de cette longue réflexion théorique ? Démontrer que la

nationalité canadienne-française a été organiquement atteinte et diminuée dès 1760-1763 politiquement, économiquement et culturellement ; que de fait dans le passé, en 1840 et 1867, cette triple infériorité a été consacrée, consolidée [...] ; que cette minorisation, cette mise en état d'infériorité était inévitable, inscrite dans les faits⁹.

Cette interprétation forte de l'histoire du Canada français et du Québec sera la thèse principale de l'école historique de Montréal. Collègues de Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet vont la relayer dans l'espace public. Des deux, c'est probablement Brunet qui sera le plus actif dans le débat public, comme en font foi ses nombreux articles et essais regroupés dans quatre livres¹⁰.

8. *Ibid.*, p. 84.

9. *Ibid.*, p. 89.

10. Ses quatre livres d'essais et d'études sont les suivants : *Canadiens et Canadiens*, Montréal, Fides, 1954 ; *La présence anglaise et les Canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1958 ; *Québec - Canada anglais : deux itinéraires, un affrontement*, Montréal, Hurtubise HMH, 1968 ; *Notre passé, le présent et nous*, Montréal, Fides, 1976. Sur l'influence de Michel Brunet, voir aussi Karim LAROSE, *La langue de papier. Spéculations linguistiques au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 46-52.

Dans le contexte historiographique de l'époque, la thèse de Séguin est assez audacieuse et n'a rien pour plaire à un historien traditionaliste comme Lionel Groulx. Contrairement à Thomas Chapais ou Arthur Maheux, ses collègues de l'Université Laval, précurseurs de « l'école de Québec », Groulx reconnaissait que la Conquête avait été un événement dramatique dans l'histoire du Canada français. Toutefois, à l'inverse de Séguin, il refusait de voir dans cet événement une sorte de déclin fatal, consommé par l'Acte d'Union de 1840 et la Confédération de 1867. Au contraire, Groulx avait une certaine admiration pour les personnages qui avaient su défendre avec courage et détermination la culture française et la religion catholique. Il résistait à une interprétation trop déterministe, car il estimait que l'homme pouvait changer le cours de l'histoire. Dans une lettre à François-Albert Angers, Groulx résume ainsi sa pensée :

Je crois ne m'être jamais caché les terribles méfaits de la catastrophe de 1760. Je crois savoir jusqu'à quel point elle nous a fait mal. Mais j'ai cru toutefois ce mal curable. J'ai même cru à une certaine grandeur de notre histoire, après comme avant la suprême défaite¹¹.

Groulx craignait que le paradigme séguiniste dévalorise les Canadiens français, leur fasse perdre confiance en eux-mêmes.

Si elles ne convenaient guère à Groulx, les réflexions de Séguin sur la dynamique coloniale dans laquelle s'inscrivait l'histoire du Canada français depuis la Conquête anglaise tombaient à point pour un certain nombre de jeunes militants indépendantistes qui cherchaient des assises à la fois théoriques et historiques à leur projet politique. Si la réception de l'œuvre de Séguin dans les milieux indépendantistes des années 1960 reste méconnue, il semble évident que le contexte de décolonisation du tournant des années 1960 a bien servi les thèses que défendait l'historien. Pour les jeunes baby-boomers qui ne se reconnaissaient plus dans

11. Lionel GROULX, « Lettre à François-Albert Angers », Outremont, 8 décembre 1958, Archives du Centre de recherches Lionel-Groulx, Fonds Lionel-Groulx, P1/A,58. Cette lettre est reproduite dans Julien GOYETTE et Éric BÉDARD [éd.], *Parole d'historiens. Anthologie des réflexions sur l'histoire au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2006, p. 131.

le traditionalisme d'un Lionel Groulx, qui cherchaient de nouvelles explications pour comprendre leur temps, les idées de Séguin avaient tout pour séduire. Voilà un « maître » qui réfléchissait aux grandes motivations de l'agir humain, qui situait l'histoire de son peuple dans une trame plus générale, qui proposait une interprétation stimulante de leur condition historique¹².

Le poids de l'histoire dans l'œuvre de Pierre Falardeau et de Denys Arcand

Pierre Falardeau et Denys Arcand ont déjà témoigné de leur admiration pour Maurice Séguin. Dans un compte rendu d'un livre de Séguin¹³ publié dans *Le Couac*, Falardeau loue la « profondeur de son analyse » et salue une œuvre qui « va directement à l'essentiel¹⁴ ». Dans plusieurs de ses textes, sinon dans certains de ses films, Falardeau fait sienne la lecture séguiniste d'un passé québécois irrémédiablement marqué par la Conquête anglaise de 1760¹⁵. Selon toute vraisemblance, Falardeau n'a pas suivi les cours du maître de l'école de Montréal, du moins il n'en fait jamais mention dans ses entrevues ; il semble avoir découvert Séguin à travers ses quelques écrits. Denys Arcand, lui, a suivi les cours de Séguin alors qu'il complétait une licence en histoire à l'Université de Montréal au début des années 1960. Peu après la mort de l'historien, Arcand reconnaît sa dette à l'endroit du théoricien : « J'ai passé à peu près dix-huit ans à étudier et je n'ai suivi qu'un seul grand cours : c'était [son cours du samedi matin sur les normes historiques]¹⁶. » Arcand se souvient

12. Voir les témoignages de certains étudiants des années 1960 dans Robert COMEAU [éd.], *op. cit.*, p. 249-276.

13. Maurice SÉGUIN, *Histoire des deux nationalismes au Canada*, Montréal, Guérin, 1997.

14. Reproduit dans Pierre FALARDEAU, *Les bœufs sont lents mais la terre est patiente*, Montréal, VLB éditeur, 1999, p. 131-132.

15. Voir Pierre-Luc BÉGIN, *Québec libre! Entretiens politiques avec Pierre Falardeau*, Boisbriand, Édition du Québécois, 2004, p. 159.

16. Denys ARCAND, « L'historien silencieux », Robert COMEAU [éd.], *op. cit.*, p. 256. Ce texte est édité dans Réal LAROCHELLE, *Denys Arcand : l'ange exterminateur*, Montréal, Leméac, 2004, p. 308-310.

d'un penseur d'une « rigueur et d'une intelligence exceptionnelle » dont les « axiomes sur la tripolarité (politique, économique, culturelle) » – clefs du développement intégral – lui paraissent toujours aussi lumineux pour comprendre l'évolution des sociétés en général, et du Québec en particulier.

Cette admiration commune de Falardeau et d'Arcand pour Séguin a quelque chose d'étonnant, car il est difficile d'imaginer des personnalités et des œuvres plus différentes. Le premier est un fervent militant de l'indépendance du Québec, un pamphlétaire redoutable et redouté qui utilise toutes les tribunes pour faire valoir ses convictions politiques. L'autre, du moins depuis le référendum de 1980, ne s'intéresse guère aux débats sur la question nationale ni aux débats politiques en général. En 1993, il avouait au journaliste Michel Coulombe n'avoir voté que deux fois dans sa vie¹⁷. Le premier fait des films engagés sur les rébellions de 1837, la crise d'Octobre ou la bêtise d'une certaine classe moyenne qui, trop attachée à son confort, rejette l'indépendance du Québec. Le second nous offre une vision désenchantée du Québec contemporain dans des films et des documentaires où les personnages semblent portés par une histoire qui les dépasse, ou qui, déçus des grands projets collectifs, n'attachent plus d'importance qu'à leur vie privée. Les cinéastes sont si différents, si opposés même, qu'on peut se demander si les deux réfèrent au même Maurice Séguin.

Avant d'examiner ce qui distingue le plus clairement Falardeau et Arcand, voyons d'abord ce qu'ils ont en commun et en quoi les réflexions de Séguin peuvent les inspirer.

C'est en étudiant le passé que Maurice Séguin en est venu à proposer une « sociologie du national ». Contrairement à la méthode sociologique, cependant, Séguin ne plaquait pas une théorie toute faite sur le passé ; il induisait une théorie du passé, et cette théorie lui permettait d'expliquer la dynamique historique dans laquelle s'inscrivait le parcours de la collectivité canadienne-française. S'il estimât que les historiens de son temps accordaient une importance démesurée à des faits

17. Michel COULOMBE, *Denys Arcand. La vraie nature du cinéaste*, Montréal, Boréal, 1993, p. 103.

PRÉSENCES DE MAURICE SÉGUIN

secondaires, il n'en resta pas moins fidèle aux « faits » du passé, à l'histoire comme discipline. L'histoire joue un rôle primordial dans l'œuvre de Falardeau et d'Arcand, mais cela saute davantage aux yeux dans le cas du premier. Les films les plus importants de Falardeau – sur la crise d'Octobre et la pendaison de De Lorimier – s'attachent à des moments cruciaux de l'histoire québécoise. Ces œuvres ne sont toutefois pas des « reconstitutions historiques » ; Falardeau ne cherche pas à faire découvrir le passé dans toute sa complexité, mais à défendre une thèse, un point de vue ; ses « normes », pour reprendre le concept de Séguin, sont explicites. Dans un documentaire comme *Le temps des bouffons* ou dans ses films satiriques sur la vie du personnage Elvis Gratton, l'histoire n'est pas moins présente. Les références sociales et politiques participent d'une histoire en marche, une histoire dont Falardeau voudrait évidemment changer le cours. L'œuvre d'Arcand est, elle aussi, pétrie par l'histoire. Tout comme chez Falardeau, cette dernière n'est pas une toile de fond, elle n'est pas un tissu d'anecdotes ; elle constitue même, comme le remarque Marcel Jean, la matière du récit¹⁸. Les films d'Arcand – sauf *Le crime d'Ovide Plouffe* et la série *Duplessis*, des commandes dans les deux cas – se déroulent dans un présent qu'éclaire l'histoire. Réjeanne Pado-vani témoigne de la corruption politique d'une époque, Gina évoque le déclin industriel des régions, *Le déclin de l'empire américain*, le syndrome post-référendaire¹⁹, *Jésus de Montréal*, le rapport trouble à l'héritage catholique, *Love and Human Remains*, le désespoir de la génération X, et *Les invasions barbares*, la mort lyrique des baby-boomers. Si le cinéma d'Arcand n'est pas psychologique, la psychologie des personnages intéresse le cinéaste dans la mesure où elle témoigne d'une condition sociale, d'une conjoncture ou d'une dynamique historique²⁰. En somme, sans être dès films historiques au sens classique, les œuvres de Falardeau et d'Arcand sont hantées par l'histoire.

18. Marcel JEAN, « L'Histoire chez Denys Arcand. La marque du présent sur les temps passés », *Cinéma et Histoire. Bilan des études en cinéma dans les universités québécoises*, Montréal, Colloque de l'Association québécoise des études cinématographiques, 1986, p. 50.

19. Voir, là-dessus, Ben-Z. SHEK, « History as a unifying structure in *Le déclin de l'empire américain* », *Québec Studies*, n° 9, 1989/1990, p. 9-15.

20. Voir *Ibid.*

L'autre aspect qui relie Falardeau et Arcand à Séguin, c'est la vision systémique et totalisante de l'histoire. Les deux cinéastes ont vraisemblablement été attirés par le modèle nomologique de l'histoire proposé par Séguin. Dans son cours sur les « normes », la grande ambition de Maurice Séguin était de « dégager les lois de l'agir humain, tirées de l'observation des faits²¹ ». Contrairement au moraliste, l'historien n'a pas à défendre certaines normes plutôt qu'autres, il « constate la réalité²² ». Comment y arrive-t-il ? En observant le développement « intégral » d'une nation, c'est-à-dire son développement à la fois politique, économique et culturel. Séguin insiste : aucune de ces trois dimensions ne détermine l'autre ; celles-ci interagissent. Aux yeux de Séguin, le fait décisif de l'histoire québécoise, c'est évidemment la Conquête de 1760, un événement politique qui a eu un impact fondamental sur le développement économique et culturel de la nation canadienne-française. Toute l'histoire du Québec que propose Séguin découle d'une vision systémique et totalisante du passé.

Chez Falardeau et Arcand, les perspectives systémiques ont un caractère totalisant, comme chez Séguin. Chacun propose une clef d'interprétation de l'histoire qui éclaire à la fois les angoisses individuelles et les échecs collectifs. Dans le cas de Falardeau, le « système » à l'œuvre est évidemment celui du colonialisme. « Au Québec, explique-t-il, pas besoin d'un doctorat en science politique pour comprendre le système d'abord colonial, ensuite néocolonial dans lequel nous vivons depuis [la Conquête]²³. » Comme la France de Vichy, le Québec est occupé, mais depuis 1760 ; les Québécois vivent encore sous la domination d'une élite étrangère. Dans cette guerre larvée contre l'occupant, il y a d'un côté le peuple, bon et vertueux, quoique parfois endormi par la propagande de l'occupant, et de l'autre les « Anglais » et leurs sous-fifres canadiens-français qui contrôlent l'État, les grandes entreprises, les médias. Cette dynamique coloniale éclaire toute l'histoire du Québec, explique le présent. Ce qui relie des phénomènes comme la sujétion provinciale du peuple québécois, le consumérisme de la classe moyenne, l'aliénation de

21. Maurice SÉGUIN, « Les normes », p. 92.

22. *Ibid.*, p. 99.

23. Pierre FALARDEAU, *Les bœufs sont lents*, p. 19-20.

l'homme québécois, l'insignifiance des débats publics et la non-pertinence des universitaires, c'est la dynamique coloniale dans laquelle le Québec s'empêtre depuis trop longtemps. Selon Falardeau, le Québec n'est pas la Palestine ou le Kurdistan, mais son combat contre l'occupant est du même ordre.

Chez Arcand, la perspective systémique est présente, mais le système à l'œuvre dans ses films semble évoluer avec le temps. Dans *Réjeanne Padovani* et *Gina*, Arcand décrit le copinage des entrepreneurs et des politiciens, l'aliénation ouvrière, la censure politique. Il met en scène des bourgeois vulgaires, prêts à tout pour conserver leurs privilèges. Le système est celui d'un capitalisme sans foi ni loi qui enrichit les uns et asservit les autres. À partir du *Déclin*, cependant, Arcand présente une perspective systémique différente. Tout se passe comme si le cinéaste était passé de Karl Marx à Oswald Spengler, c'est-à-dire d'une vision dynamique à une vision cyclique ou organique de l'histoire. Ce qu'il décrit à partir du *Déclin*, c'est la désintégration d'une civilisation, le retour au Moyen-Âge. Tel que l'explique le personnage de Dominique dans *Le déclin* lorsqu'elle résume, en voix *off*, la thèse de son livre, ou encore le personnage de Pierre dans *Les invasions barbares* en servant le vin aux collègues et amis rassemblés pour une dernière fois, l'histoire du monde serait une suite imprévisible de moments forts, illuminés par le dévouement et l'intelligence, et de barbaries, assombries par l'égoïsme, la violence et l'insignifiance. Les personnages d'Arcand de cette seconde période sont tous confrontés au dépérissement d'une civilisation. Celles et ceux qui, comme la femme de Rémy dans *Le déclin*, nient ce sombre constat sont présentés comme des naïfs qui refusent de voir les réalités en face.

Les hommes peuvent-ils changer le cours de l'histoire ?

Si l'histoire occupe une place centrale chez Falardeau et Arcand, s'ils adoptent tous les deux, chacun à sa façon, une perspective systémique et totalisante similaire à celle de Maurice Séguin, en quoi se distinguent-ils vraiment ? Et de quelle façon cette distinction éloigne-t-elle l'un ou l'autre de Séguin ?

Ce qui différencie le plus clairement les deux cinéastes, c'est la possibilité qu'ont ou non leurs personnages de changer le cours de l'histoire. Sans contredit, Falardeau croit qu'il est possible d'échapper à la logique de la Conquête : les patriotes pendus en 1839 et les membres de la cellule Chénier qui ont enlevé Pierre Laporte et mis fin à ses jours en sont la preuve. Changer le cours de l'histoire, stopper la dynamique coloniale ne sont évidemment pas choses faciles, cela demande de la détermination, du courage et de l'abnégation. Mais ces qualités sont à la portée de tous. Les personnages de ses deux grands films historiques ne sont pas des héros sans failles, il leur arrive d'avoir peur, de douter, de souhaiter même revenir en arrière : qu'on pense aux felquistes confrontés à la mort du ministre Laporte²⁴ ou à De Lorimier, plein de remords à l'idée d'abandonner sa femme et ses enfants en bas âge²⁵. Ce sont des héros à taille humaine, des hommes ordinaires. Ce qui les distingue de leurs contemporains, c'est qu'ils sont passés de la parole aux actes. Et chaque homme est responsable de ses actes, est libre d'agir ou de ne rien faire. La liberté, répète souvent Falardeau dans ses pamphlets, ce n'est pas une « marque de yogourt », c'est un idéal exigeant, difficile, mais néanmoins accessible si on est prêt à y consentir les efforts. Ces sacrifices, le personnage d'Elvis Gratton n'est évidemment pas prêt à les faire, lui qui ne rêve qu'à l'*American way of life* et aux voyages à Santa Banana. Elvis Gratton est en quelque sorte le contre-modèle, l'anti-De Lorimier par excellence. Plutôt que de faire sienne la cause de son peuple, il choisit le statu quo et son confort. Pour Falardeau, l'histoire est lourde de sens, mais l'homme reste libre de choisir « la liberté ou la mort ».

Les individus que met en scène Arcand ont bien peu de prise sur ce qui les entoure. Cela explique pourquoi on considère généralement ses films comme étant sombres, désespérés, lui-même dirait « lucide[s] » ou « réaliste[s] »²⁶. Dans ses deux documentaires les plus importants, soit

24. Pierre FALARDEAU, « Octobre », *Presque tout Falardeau*, Montréal, Stanké, 2001, p. 265.

25. *Ibid.*, « 15 février 1839 », p. 398.

26. À l'étudiant Bruno Brioni, qui lui demande s'il a une « approche pessimiste du monde ou réaliste », Denys Arcand répond : « C'est très difficile de définir les termes mais une chose est certaine je n'ai pas une vue optimiste du monde et je

Québec : Duplessis et après..., qui porte sur l'élection québécoise de 1970, et *Le confort et l'indifférence*, consacré au référendum de 1980, Arcand montre que l'histoire du Québec, tout comme l'histoire des hommes en général, ne change guère malgré le temps qui passe. Dans le premier documentaire, le cinéaste entrecoupe les échanges entre les protagonistes d'extraits du rapport Durham, du *Catéchisme des électeurs*²⁷ et de discours de Maurice Duplessis. Arcand utilise ce procédé pour rappeler la persistance des mêmes vieux discours basement partisans, des mêmes pratiques électorales douteuses et, surtout, la récurrence des débats sur l'autonomie provinciale, l'emploi, les taxes, etc. Dans *Le confort et l'indifférence*, Arcand décrit un combat perdu d'avance pour le camp du OUI. Il suffisait de lire et de méditer, comme le fait Jean-Pierre Ronfard, *Le prince* de Machiavel pour s'en convaincre. Pourquoi l'histoire n'est-elle qu'un éternel recommencement ? Pourquoi le OUI devait-il perdre ? Parce que ce sont toujours les plus forts qui gagnent, parce que l'histoire n'est pas une « science morale », une affaire de « bon droit », de « justice » ou de « compassion », comme Arcand le fait dire à Rémy dans la première scène du *Déclin*²⁸, elle est le théâtre tragique d'une lutte sans merci que remportent toujours les puissants. Ce sont eux qui gagnent dans *Réjeanne Padovani*, en faisant disparaître le corps de la protagoniste dans le béton d'une autoroute qui sera finalement aménagée, malgré l'opposition de quelques jeunes militants idéalistes. Ce sont aussi eux qui l'emportent dans *Gina*, car la force, explique le proxénète à la tenancière de l'hôtel, c'est tout ce que les gens comprennent. Les personnages du *Déclin* et des *Invasions barbares* ont quant à eux renoncé à toute forme de combat, se moquant même de leur passé de militants trotskystes, maoïstes, souverainistes, etc. Ils se contentent d'accepter les petits plaisirs de leur époque. Comme ces personnages

ne l'ai jamais eue. Il me semble que ma vision est réaliste, mais souvent les gens qui se disent réalistes sont taxés de pessimistes par les optimistes. L'historien en général pense sur le long terme et quand on pense sur le long terme et que l'on regarde l'évolution des sociétés sur plusieurs siècles cela apparaît toujours extrêmement pessimiste à ceux qui disent que le monde va changer demain.» (Bruno BRIONI, « Évolution de la société québécoise depuis 1970 à travers le cinéma de Denys Arcand », mémoire, Faculté de philosophie et lettres, Université libre de Bruxelles, 1997-1998, f. 122.) Voir aussi Michel COULOMBE, *op. cit.*, p. 105.
 27. Document de propagande de l'Union nationale lors de l'élection de 1936.
 28. Denys ARCAND, *Le déclin de l'empire américain*, Montréal, Boréal, 1987, p. 11.

n'ont plus de certitudes, il ne leur reste plus qu'à attendre tranquillement la mort, entourés de leurs amis, et d'espérer que ce moment soit le plus agréable possible. La désintégration de la civilisation à laquelle assistent les personnages du *Déclin* et des films qui vont suivre semble un phénomène impossible à renverser. La seule chose qui reste à faire, dans les circonstances, c'est de prendre acte de ce processus irréversible et de protéger les manuscrits pour les siècles à venir, comme l'avaient fait les moines après la chute de l'Empire romain.

Fidèle en cela à Séguin, Arcand présente son interprétation des lois de l'histoire comme un simple constat, comme un acte de pure lucidité. Sa perspective se veut amoral, détachée²⁹. Comme l'explique Marcel Jean, l'histoire, pour Arcand, « tient la place [d'un] Dieu puissant et implacable, le Dieu vengeur qui surplombe le monde », elle est une métaphysique « à l'origine d'une vision déterministe de l'existence³⁰ ». La liberté de l'homme de régir sa destinée, d'imprimer une marque réelle aux événements, de définir de nouvelles avenues pour son pays est inexistante, hors de portée. L'histoire en marche, qui nous enseigne que seuls les plus forts triomphent ou que les civilisations, tout comme les individus, sont mortelles, broie tout sur son passage. L'Histoire d'Arcand s'écrit avec un grand H – « une grande hache », aurait dit Cioran, auteur fétiche d'Arcand – ; impossible donc de « faire » l'histoire, on ne peut que la subir. Un tel cinéma, cela va sans dire, ne peut qu'être mal reçu par celles et ceux qui ont un tempérament plus militant, car il prend le contre-pied du rapport moderniste au temps. Les grands récits de la modernité ne nous enseignent-ils pas que le monde d'aujourd'hui, moralement supérieur à celui d'hier, est le produit de multiples volontés ? Que sans le concours de femmes et d'hommes décidés, prêts à faire des sacrifices pour le salut de tous, existerait toujours l'esclavage, que les femmes n'auraient pas le droit de vote, que les enfants de moins de 12 ans travailleraient toujours à l'usine ? Devant les défis de notre époque, Arcand ne baisse-t-il pas les bras un peu rapidement ? N'est-il pas

29. Évidemment, il perd un peu de ce détachement lorsqu'il tente, en aparté, de régler des comptes avec son époque : par exemple, l'industrie de la publicité dans *Jésus de Montréal*, la situation des hôpitaux dans *Les invasions barbares*.

30. Marcel JEAN, *op. cit.*, p. 50.

un peu défaitiste ? C'est du moins ce que pourrait lui rétorquer un militant comme Falardeau. Si, pour ce dernier, l'histoire est lourde de sens, si elle fournit les principales clefs de compréhension du présent, il est tout de même possible d'en changer le cours, car les hommes restent libres de résister ou de défier ses lois, d'accepter ou de refuser l'oppression. Falardeau pose sur l'histoire en marche un jugement moral, il prescrit à ses contemporains un bréviaire d'action, une attitude de combat ; le réalisateur d'*Octobre* ne surplombe pas l'histoire comme le fait Arcand, il y contribue en proposant des films engagés sur notre époque.

Et qu'en est-il de Maurice Séguin ? Des deux cinéastes, avec qui se serait-il senti le plus en phase, intellectuellement ? À mon avis, il se serait davantage reconnu dans la posture d'Arcand que dans celle de Falardeau. Cela dit, l'intérêt de Falardeau et de nombreux militants indépendantistes pour la pensée de Séguin est tout à fait compréhensible. Cet engouement tient en effet à certains aspects de la pensée de Séguin que l'on retrouve notamment dans ses « normes ». Comme le remarque avec raison Jean Lamarre, Séguin est l'un des premiers penseurs à donner un contenu positif à l'affirmation québécoise. Comme d'autres de sa génération, il tourne le dos à l'optique de la survivance soutenue par Lionel Groulx. Défendre et promouvoir le Québec (ou toute autre nation), ce n'est plus seulement protéger une culture ou des traditions, ce n'est plus seulement « survivre », c'est souhaiter « agir par soi », c'est-à-dire être collectivement libre de ses décisions³¹. Pour Séguin, cette volonté d'« agir par soi », présente chez les nations autant que chez les individus, est un « bien en soi » ; elle correspond à un « instinct profond ». Vouloir « agir par soi » est même normal, c'est l'aspiration légitime de tous les peuples ; en être privé est une « oppression essentielle », même en régime fédéral où les souverainetés sont censées être partagées.

Il semble que plusieurs indépendantistes aient arrêté là leur lecture de Séguin ou qu'ils aient confondu ses idées avec celles de son collègue Michel Brunet, qui, à bien des égards, portait encore l'empreinte du volontarisme de Groulx³². Inspirés par des auteurs comme Albert Memmi

31. Jean LAMARRE, *op. cit.*, p. 150.

32. Éric BÉDARD, « Michel Brunet : dix ans après... », *L'Action nationale*, vol. LXXXV, n° 7, septembre 1995, p. 38-49.

ou Frantz Fanon, par le contexte de décolonisation des années 1960, plusieurs d'entre eux ont jugé que l'analyse de Séguin constituait un appel à l'engagement. Si « agir par soi » était l'aspiration première de la vie individuelle et collective, ne fallait-il pas se mobiliser, mettre fin à la dynamique coloniale? N'était-il pas urgent de combattre l'« oppression essentielle » décrite par Séguin? C'est, me semble-t-il, ce que retient Pierre Falardeau de Maurice Séguin, mais il est loin d'être le seul. Toutefois, ces militants indépendantistes ne sont pas allés jusqu'au bout des réflexions du maître de l'école de Montréal ; ils se sont en quelque sorte arrêtés en chemin.

Selon Séguin, si « agir par soi » est une aspiration tout à fait légitime, commune à toutes les nations, en réalité, très peu de peuples parviennent à vivre cette liberté dans toute sa plénitude. Seule une minorité de nations, insiste-t-il, sont maîtres de leur développement politique, économique et culturel. Comme il l'écrit lui-même, « le "NORMAL" est donc "EXCEPTIONNEL"³³ ». La plupart des nations voient leur développement entravé, plusieurs sont carrément assimilées, d'autres semblent libres mais ne sont en réalité que des « satellites » de nations plus puissantes, d'autres, comme la nation québécoise, ont été « annexées ».

Comment expliquer un tel phénomène? Pourquoi seules quelques nations sont-elles vraiment libres? D'abord, aux yeux de Séguin, la loi du plus fort existe bel et bien. Comme le souligne Lamarre³⁴, à la suite de Pierre Tousignant, Séguin a une conception darwinienne du développement des nations. Un peu comme les espèces, les nations luttent pour leur survie. Dans cette lutte à mort, les plus fortes finissent par s'imposer tandis que les plus faibles sont appelées à disparaître. « Nécessairement la force l'emporte », explique Séguin dans son cours sur les « normes » ; la prédominance de la force constitue même « l'essence de la création », elle précède l'avènement de l'homme³⁵. Cette lutte pour la survie n'a rien à voir avec les valeurs intrinsèques d'une nation ; elle résulte de l'interaction d'une série de facteurs que seule l'histoire permet d'observer.

33. Maurice SÉGUIN, « Les normes », p. 145.

34. Jean LAMARRE, *op. cit.*, p. 144.

35. Maurice SÉGUIN, « Les normes », p. 117.

PRÉSENCES DE MAURICE SÉGUIN

Ensuite, si Séguin rejette les déterminismes (géographiques, matériels, culturels), il laisse clairement entendre que c'est la marche implacable de l'histoire qui distingue les vainqueurs des vaincus, les nations libres des nations soumises. Devant les lois de l'histoire, les individus peuvent bien peu. « Si d'une part, l'on ne saurait nier l'intervention libre de l'homme, par contre, il faut avouer que cette intervention est très limitée [...] [Le] rôle de la liberté est restreint³⁶. » En d'autres termes, les nations sont fortement déterminées par leur passé ; leurs conditions d'existence sont le produit d'une histoire façonnée par autre chose que la volonté des hommes.

Enfin, si seules quelques nations sont « normales », c'est-à-dire maîtresses de leur destinée, c'est que, pour les individus autant que pour les nations, « la médiocrité est la règle générale ». Pour les hommes du passé comme pour ceux d'aujourd'hui, le dépassement, la démesure ne constituent pas la norme, mais l'exception. Ce qui est normal, pour un individu comme pour une collectivité, aujourd'hui comme hier, c'est la médiocrité du quotidien. Encore là, on sent que Séguin souhaite prendre ses distances d'un Groulx probablement trop enclin à faire des fondateurs de la Nouvelle-France des personnages plus grands que nature. Or, précise le théoricien de l'école de Montréal, « il faut se méfier de la légende tenace de l'âge d'or ; légende qui renaît sous plusieurs formes : âge théocentrique, joie du monde préindustriel...³⁷ ». Le « rendement » des uns et des autres est « limité », explique Séguin dans un passage très révélateur de sa pensée, mais très rarement commenté par ses exégètes. Séguin attribue ce « rendement limité » à la « dureté de la condition humaine³⁸ ».

Dans un tel contexte, Séguin conçoit mal que la nation québécoise puisse échapper à son destin de nation minoritaire et « annexée ». Dès ses débuts, elle ne peut faire contrepoids aux colonies anglaises de la côte est, car sa mère patrie n'envoie pas en Amérique assez de colons. Puis, elle est annexée à une nation étrangère en 1760 ; cette annexion militaire sera institutionnalisée en 1840, constitutionnalisée en 1867.

36. *Ibid.*, p. 118.

37. *Ibid.*, p. 116.

38. *Ibid.*

Incapable d'agir par elle-même, sans être assimilée pour autant, la nation québécoise est condamnée à « VÉGÉTER³⁹ », elle est frappée d'une « inévitable survivance dans la médiocrité⁴⁰ ».

En ce qui concerne le Québec, Arcand, clairement inspiré par Séguin, ne voit pas comment nous pourrions échapper à notre destin. Comme il l'explique au journaliste Michel Coulombe, « tributaires de nos origines, de l'héritage de ces 60 000 paysans français qui ont été coupés de la mère patrie, et de notre situation politique », nous avons une « histoire impossible ». Voilà pourquoi, poursuit Arcand, la société québécoise se complait dans une « médiocrité heureuse, civilisée⁴¹ ». Dans le témoignage qu'il livre après la mort du maître de l'école de Montréal, Arcand écrit :

J'ai été bien étonné plus tard quand des esprits légers ont voulu donner à Maurice Séguin une réputation d'historien nationaliste au sens militant ou politique du terme. L'essentiel pourtant de sa pensée était que la nation canadienne-française était trop petite et trop faible pour pouvoir jamais prétendre à l'indépendance en même temps que trop protégée et trop enracinée pour espérer une assimilation rapide⁴².

Quiconque, me semble-t-il, lit et médite les « normes » de Maurice Séguin ne peut que partager l'étonnement d'Arcand. L'œuvre du chef de file de l'école de Montréal comme, du reste, le cinéma d'Arcand laissent bien peu de place à un quelconque espoir de relèvement. Pour Séguin, comme pour Arcand, il n'y a ni idées, ni héros, ni volontés assez fortes pour renverser le cours de l'histoire. Aux lendemains de la victoire du Parti québécois du 15 novembre 1976, Séguin était loin de sabrer le champagne : « attendons de les voir à l'œuvre », lance-t-il à sa classe d'étudiants⁴³. L'avenir nous dira si ce pessimisme était fondé.

39. *Ibid.*, p. 214.

40. *Ibid.*, p. 215.

41. Michel COULOMBE, *op. cit.*, p. 120.

42. Denys ARCAND, « L'historien silencieux », *op. cit.*, p. 257.

43. C'est ce que rapporte Lucia Ferretti dans « Le mardi 16 novembre 1976 », Robert COMEAU [éd.], *op. cit.*, p. 284.